

Athée mais grand humaniste, il se dit libéral. Sa religion est la Déclaration des Droits de l'Homme qu'il relit la nuit «*pour survivre*», dit-il.

Bourré de préjugés, il est d'une grande défiance à l'égard des Juifs, et s'il tient avant la Shoah des propos difficiles à accepter aujourd'hui, il se révoltera dès 1940 lors des premières lois d'exception. Il a en horreur les persécutions, les déportations et l'on est frappé par sa terrible lucidité et clairvoyance prémonitoire. Car, dès le 5 octobre 1940, il anticipera le port obligatoire du brassard jaune pour tous les Juifs. Néanmoins son attitude sera irréprochable pendant la guerre, défendant ses amis juifs aussi bien Jean Zay qui sera enlevé et exécuté par les miliciens avant son procès que Georges Mandel ou le communiste Gabriel Péri.

Il sera également un grand pénaliste brillant, spirituellement cinglant voire méchant, et tiendra tête à ses confrères les plus illustres dont Jacques Isorni et surtout René Floriot son parfait contraire ; avec lequel il échangera piques et vacheries qui faisaient la joie des magistrats et du public qui venait l'écouter. Ses confrères le respectent mais on le craint et on ne l'aime pas.

Son hostilité au régime de Vichy, à la Collaboration sont connus, notés dans ses carnets, mais il conservera toujours sa prudence naturelle. Il se gardera longtemps de plaider des dossiers politiques mais sera obligé de déroger à cette attitude avec l'affaire Grynszpan en 1938. Après la Libération il n'est pas emballé par les procès d'épuration. Très sollicité, il n'acceptera qu'une centaine de dossiers d'escrocs, assassins, avorteuses, trafiquants du marché noir ; mais pas de militants

politiques ; et ne défendra aucune «*grosse tête*». C'est cette neutralité qui lui permettra de défendre et faire acquitter à deux reprises René Hardy en 1947 et 1950. Procès qui sera sa grande Affaire.

Sur ces procès on ne trouve dans les cahiers que quelques réflexions générales et c'est grâce à l'énorme travail de recherche dans les volumineuses archives des dix-sept mille cinq cents dossiers conservés aux Archives Nationales, entrepris par Gilles Antonowicz que nous pouvons suivre le développement très détaillé et passionnant de quatre procès historiques :

Herschel Grynszpan, le meurtrier de l'Attaché culturel de l'ambassade d'Allemagne à Paris qui, en 1938, voulut par son geste dénoncer les persécutions dont les Juifs polonais expulsés d'Allemagne étaient les victimes. Ce meurtre a été utilisé pour déclencher, dans toute l'Allemagne le vaste pogrom de la «*Nuit de Cristal*». Maurice Garçon, après bien des hésitations, acceptera d'être partie civile conscient de l'exploitation qui en sera faite par Hitler, espérant en s'engageant pour la première fois en minimiser les effets. La déclaration de guerre mettra fin à cet engagement.

Les «*piqueuses d'Orsay*», expression désignant les infirmières accusées, dans la panique de la débâcle de juin 1940, d'avoir tué plusieurs malades intransportables avant de fuir leur hôpital. Procès qui servira de prétexte au lancement d'un débat sur l'euthanasie.

Cinq étudiants, exécuteurs en mai 1943 à Poitiers **du docteur Guérin** qui, sous le pseudonyme de Pierre Chavigny, vantait dans la presse les mérites de la Collaboration, qu'il fera acquitter. Mais quatre d'entre eux seront exécutés à la suite d'un second procès devant le

Tribunal militaire.

Enfin *le procès de René Hardy* qu'il fera acquitter à deux reprises faute de preuves.

Mais qui est Maurice Garçon ?

Né à Lille en 1989 Il est le fils d'un éminent Professeur de Droit criminel dont les annotations au Code Pénal font encore autorité ; et petit-fils d'un grand magistrat de Douai par sa mère. Issu de la moyenne bourgeoisie, il a vécu une enfance choyée mais solitaire. Il est très admiratif d'un père qui lui a inculqué la force du travail et des valeurs républicaines et qui lui servira de guide jusqu'à sa mort. Comme lui, il dessine, tient son journal, lit Tite-Live dans le texte. C'est un jeune homme indépendant, fantaisiste de nature, au tempérament purement littéraire nourri de lectures variées avec un goût prononcé pour la poésie. Parallèlement à ses études de droit, il flâne dans les rues, fréquente les bouquinistes, les cafés-concerts de Montmartre et du Quartier Latin, écrit même une opérette avec Vincent Scotto. Il adore la musique de foire alors qu'à son grand regret, il déteste la grande musique. Il aime le théâtre, la peinture, Il hésite entre la médecine et le droit mais c'est finalement le droit qui l'emporte, soumis à la surveillance paternelle.

Inscrit au Barreau de Paris en 1911, il s'inscrit à la Conférence du stage dont il ne sera jamais secrétaire à cause d'un trou de mémoire à la seconde tentative. Rabroué et non pas félicité par le bâtonnier Labori célèbre avocat de l'affaire Dreyfus il fut néanmoins remarqué par celui-ci qui lui confia un dossier. Ce fut sa première plaidoirie aux Assises «*mais sans filet*» car le bâtonnier lui a déchiré ses notes à la barre. «*Il fit de moi un avocat en cinq minutes*»,

raconte-t-il et fut toujours un maître et un ami. Il avait trouvé sa voie.

Par le travail et le talent il s'acquit le respect des tribunaux et des juges mais son attitude un peu hautaine agaça ses pairs dont il était peu aimé.

Libéral, c'est l'honnêteté, la loyauté, la sincérité, la justice qui le guidaient. Difficile, il n'acceptait pas toutes les causes et écartait celles qui lui paraissaient suspectes, la fin ne justifiant pas les moyens à ses yeux : «*Je ne suis pas un menteur à gage, je ne suis pas employé pour tromper, je prends un procès, je peux me tromper ; mais si j'y crois au moment où je plaide, ma conscience est à l'abri, je peux quinze jours après, trois semaines après, me dire que je me suis trompé. C'est possible, ça m'est déjà arrivé, mais après. Mais si, dans le moment, je n'y croyais pas je ne le plaiderais pas. Alors il n'y a pas de problème*».



Maurice Garçon était un joueur redoutable. Sa renommée ne tarde pas à s'étendre à toute la France. De très grande taille, 1m91, longiligne, le thorax étroit un peu voûté (ce qui lui valut d'être réformé en 1914), d'une élégance nonchalante, les cheveux partagés par une raie médiane, les yeux d'un bleu intense, le visage étroit, il en imposait par son physique, son autorité et savait convaincre. Partisan, comme son mentor Henri Robert, d'une plaidoirie expresse, il était prompt à tirer parti d'une maladresse de l'adversaire, à saisir la portée d'un argument. Intervenant peu dans le débat,

sachant user du silence, se déplaçant sans cesse dans le prétoire il avait une gestuelle impressionnante. François Mauriac dans la collection des «Cahiers bleus» chez Gallimard en fait une description flatteuse et critique à la fois : «... *Il cherche dans la créature qui lui est livrée, le bon endroit et frappe soudainement d'une phrase, d'un mot, reprend le fil de sa plaidoirie puis tout à coup lève de nouveau ses grands bras, détend son long corps et pan pan !!! Et l'arbre s'écroule sous la cognée*» !

Maurice Garçon était un aquarelliste talentueux. Il avait toujours dans sa poche une boîte à aquarelle et un petit carnet dans lequel il notait tout. Attendant son tour pour plaider comme s'il s'ennuyait, il croquait avec bonheur les prévenus, les jurés, les experts, les témoins, les accusés ou les avocats sans que le Président ose intervenir. Il existe ainsi plusieurs milliers d'aquarelles de gens qu'on reconnaît facilement comme Himmler et Goebbels croqués au procès de Nuremberg.

Avocat littéraire, il aimait citer Saint Augustin ou Saint Thomas d'Aquin, et n'hésitait pas à émailler ses plaidoiries de citations latines ou de références classiques comme lors du procès de l'assassinat du Dr Guérin «*Le serment des Athéniens asservis par les Lacédémoniens*», agaçant ses confrères mais surtout déconcertant les jurys populaires.

Mondain il sortait tous les soirs pour des dîners, au théâtre, le plus souvent à la Comédie Française dont il était le conseil. Son cabinet verra défiler le Tout-Paris. Maurice Garçon plaidait aussi bien au civil qu'au pénal, mais il était sans rival en matière de propriété artistique et littéraire, possédant ses dossiers à fond.

Mais la littérature resta son plaisir. Il sut combiner les deux, servir les Arts et les Lettres

en les représentant au prétoire. Il est l'avocat de l'académie Goncourt et de nombreuses maisons d'éditions dont Gallimard, Grasset. Il défendra le jeune Jean-Jacques Pauvert lors de la publication des œuvres de Sade, ou le journal satirique mensuel Hara-Kiri. Il assiste de nombreux écrivains parmi lesquels Marcel Achard, Guillaume Apollinaire, Louis Aragon, Emmanuel Berl, Bernanos, Brasillach, Camus, Carco, Céline, Cendrars, Cocteau, Dorgelès, Drieu la Rochelle... Il aimait bien les peintres ; il plaidera pour Dufy, Léonor Fini, Othon Friesz, Rouault et beaucoup d'autres. Il adore particulièrement les comédiens (il est aussi conseil de la Comédie Française) les chanteurs, les danseurs, les gens de cinéma : il assistera Brigitte Bardot, Martine Carol, Charlie Chaplin, Dalida, Jean-Pierre Aumont, Léo Ferré, Abel Gance, Louis Jouvet, Serge Lifar, Roland Petit Madeleine Renaud, Michel Simon...

Il avait profondément réfléchi à la justice, aux problèmes qu'elle posait, toujours prêt à protester contre les abus. Il donnait des conférences sur des thèmes très variés : «*L'escroquerie envisagée comme une forme de l'art*» ; «*Les causes des erreurs judiciaires*» ; «*La magie noire*» ; «*Les Loups-garous*». Il a laissé de nombreux écrits dont un traité sur l'éloquence, les libertés publiques. Il adorait les «*plaidoiries chimériques*» de cas difficiles : Othello, Electre, don José.

Les énigmes de la nature, l'étrange le passionnaient particulièrement et son véritable violon d'Ingres fut le spiritisme, le magnétisme, la magie, la sorcellerie. Il acquit en ce domaine une érudition exceptionnelle sur le Diable et Satan. Il était président de la Société des Illusionnistes, des amis de Huysmans. Il possé-

dait d'ailleurs la bibliothèque la plus complète sur la démonologie. Celle-ci fut dispersée à sa mort.

Il fut élu à l'Académie Française en 1946 et son fauteuil fut occupé à sa mort en décembre 1967 par Paul Morand, à l'élection duquel il était farouchement opposé ⁽²⁾.

Au cours de son exercice Maurice Garçon aura traité plus de dix-sept mille dossiers qui sont déposés aux Archives nationales. Son journal qu'il a tenu pendant plus de cinquante ans est une «véritable chronique d'histoire immédiate complétée d'informations sur des faits inconnus qui sont un apport exceptionnel pour les spécialistes des comportements et mentalités». Pour François Angelier essayiste biographe, «c'est un des plus grands documents que je connaisse sur la période du Paris occupé».

Jocelyne DUCELLIER

(1) Elle fut la femme du Pr François Lhermitte neurologue réputé de la Salpêtrière.



(2) Discours de réception de Paul Morand à l'Académie française le 20 mars 1969.

- «MAURICE GARÇON, LES PROCES HISTORIQUES» de GILLES ANTONOWICZ. Ed. Belles lettres 2019 (19 euros.)

- MAURICE GARÇON JOURNAL 1939-1945». Ed Belles lettres (35 euros) ; et format poche Ed Perrin 2017 (17 euros).

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT & CAHIERS DE PRISON Février-octobre 1946

I – Voyage au bout de la nuit

Près de soixante ans après sa mort en 1961, le docteur Louis-Ferdinand DESTOUCHES alias CELINE, suscite encore polémiques, incompréhensions et rejets de toutes sortes. Peut-on oublier que l'auteur de «*Voyage au bout de la nuit*», qui a révolutionné la littérature française, a également publié de très violents pamphlets antisémites.

Fils unique, Louis-Ferdinand Destouches est né le 27 mai 1894 dans une famille de petits bourgeois antisémites. Ses parents le vouaient à une carrière commerciale et l'envoyèrent en Allemagne puis en Angleterre pour y apprendre les langues étrangères.

En 1912, il devance l'appel et s'engage pour trois ans. C'est une période de grande solitude où il sera très malheureux. On peut lire dans ses cahiers intimes : «*(...)que de fois je suis remonté du pansage et tout seul sur mon lit, pris d'un immense désespoir, j'ai malgré mes dix-sept ans pleuré comme une première communiant*».

Le 27 octobre 1914, dans les Flandres, il est grièvement blessé au bras droit.

Cette solitude, L-F Destouches qui deviendra Louis-Ferdinand CELINE en 1932, l'éprouvera toute sa vie : dans la forêt africaine en 1916-17, dans la foule américaine, à

New-York, en 1925.

En 1918, il rencontre le professeur de médecine Athanase Follet et épouse sa fille Edith le 19 août 1919. Sa fille unique Colette naît le 15 juin 1920. En 1924, il soutient sa thèse de médecine : «*La vie et l'œuvre de Philippe Ignasse Semmelweis*». Toujours en voyage, il divorce en 1926.

Céline est insaisissable car il est pétri de contradictions. En effet l'auteur de «*Voyage au bout de la nuit*» qui est un livre d'un humaniste, le même homme publia cinq ans plus tard en 1937 «*Bagatelles pour un massacre*», pamphlet chargé de haine envers les Juifs mais aussi envers l'humanité tout entière. Et dans la même veine, il publia, en 1938, «*L'école des cadavres*». Comment a-t-il pu se laisser aller avec délectation aux grossièretés vulgaires de l'antisémitisme ?

Céline n'est pas un écrivain d'imagination, son œuvre romanesque étant presque entièrement autobiographique.

Pour écrire son premier roman, «*Voyage au bout de la nuit*», Céline se sert de sa pièce en cinq actes écrite en 1926-27, «*l'Eglise*», refusée par Gallimard. Après l'abandon de l'acte trois antisémite, on retrouve le découpage en



épisodes ainsi que le personnage principal, Bardamu (étymologiquement : celui qui se meut avec son barda, son fardeau).

«*Voyage au bout de la nuit*» fut publié chez Denoël et Steele en 1932. Le docteur L-F Destouches choisit le pseudonyme de L-F CELINE, en hommage à sa grand-mère.

Le 7 décembre 1932, l'Académie Goncourt attribua son prix à Guy Mazeline pour «*Les loups*» alors qu'une semaine auparavant, c'était «*Voyage au bout de la nuit*» qui avait la préférence. Ce dernier obtint le prix Renaudot, le même jour. Traduit dans toutes les langues y compris en hébreu et en catalan, il s'en vend encore en France environ quarante mille exemplaires par an. Une traduction en russe est signée Elsa Triolet.

Rompant violemment avec la rhétorique de son époque, Céline donne ses lettres de noblesse à l'injure, au cri, fait subir aux mots du langage courant de telles violences inattendues qu'on peut estimer qu'il a créé un nouveau style.

A sa sortie, ce roman suscita de nombreuses réactions d'une violence inégalée.

Il fut l'occasion d'une remise en cause littéraire dont Simone de Beauvoir rendit compte dans «*la Force de l'âge*» : «*Céline avait forgé un instrument nouveau : une écriture aussi vivante que la parole. Quelle détente, après les phrases marmoréennes de Gide, d'Alain, de Valéry.*»

«*Le livre français qui compta le plus pour nous cette année, ce fut «Voyage au bout de la nuit». Sartre en prit de la graine.*»

«*Voyage au bout de la nuit*», c'est le miroir sans pitié de toute une époque : la Guerre de 14, les excès de la colonisation en Afrique, la

froide modernité des Etats-Unis, la misère des banlieues sordides des grandes villes. Céline porte sur l'humanité un regard impitoyable. Il est le seul à avoir dénoncé la guerre de manière outrancière sans jamais se départir d'un humour noir et cynique : «*Quant au colonel, lui, je ne lui voulais pas de mal. Lui pourtant aussi il était mort. Je ne le vis plus, tout d'abord. C'est qu'il avait été déporté sur le talus, allongé sur le flanc par l'explosion et projeté jusque dans les bras du cavalier à pied, le messenger, fini lui aussi. Ils s'embrassaient tous les deux pour le moment et pour toujours mais le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglous comme de la confiture dans la marmite...*»

A peine a-t-on commencé le livre que sa puissance impressionne. «*Voyage au bout de la nuit*» commence par une violente dénonciation de la guerre de 14 (le révélateur le plus sûr de la bêtise humaine).

Le personnage narrateur Ferdinand Bardamu est une sorte de double de l'auteur. Il s'engage sur un coup de tête dans l'armée française et y découvre de façon brutale et définitive, le mensonge de la Grande Guerre ainsi que le caractère inutile d'un héroïsme qu'au fond rien ne justifie.

Au cours d'une nuit d'errance, Bardamu rencontre Robinson qui cherche à désertir. Le personnage de Robinson apparaît en général vers la fin de chaque partie. Il signale que Bardamu va vivre de nouvelles aventures puisque Robinson le précède dans chacun des endroits.

Ayant été réformé, Bardamu essaie de comprendre la difficulté des rapports humains en fréquentant notamment Lola, la belle infirmière américaine et Musyne, la jolie